

Hara-kiri à New York City *Ghost Dog : The Way of the Samurai* de Jim Jarmush

André Lavoie

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33499ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lavoie, A. (2000). Compte rendu de [Hara-kiri à New York City / *Ghost Dog : The Way of the Samurai* de Jim Jarmush]. *Ciné-Bulles*, 18(3), 10–11.

Hara-kiri à New York City

PAR ANDRÉ LAVOIE

D'après Pearline (Camille Winbush), une jeune fille désœuvrée mais bien accrochée au portemonnaie de son père, «*Ancient Japan was a very strange place*». On pourrait en dire autant du petit monde mafieux, peuplé de brigands de seconde zone, loin des gangsters sophistiqués de Francis Ford Coppola et de Martin Scorsese, qui compose la toile de fond de **Ghost Dog: The Way of the Samurai** de Jim Jarmush. Fidèle à lui-même (dans l'ironie et l'étrangeté), le cinéaste de l'exil urbain réussit à ne pas décevoir, surtout après **Dead Man**, un film qui marquait sa propre renaissance, depuis trop longtemps embourbé dans ses tics et un humour de moins en moins subtil, à la limite de l'infantile. Pour s'en convaincre, et très rapidement, il suffit de revoir **Mystery Train** et **Night on Earth**, mais l'exercice est loin d'être obligatoire...

Après avoir tourné un western aux teintes étranges (et toute la beauté du noir et blanc) avec une star, Johnny Depp, et un budget plus qu'imposant, le voilà de retour au temps présent, avec des ambitions en apparence plus modestes, dans une ville dont il connaît les moindres recoins. Encore une fois, c'est le New York des bas-fonds, peuplé de rebelles sans cause et d'outsiders aux manies bizarroïdes, qui est véritablement la vedette de ce film réussi et captivant. **Ghost Dog: The Way of the Samurai** ressemble à un faux suspense (certains le qualifieront plutôt d'amusante supercherie) et à une véritable fable autour d'un tueur à gages n'ayant pas la gâchette facile et, surtout, beaucoup de principes.

On connaissait la réputation de la métropole américaine pour abriter en son sein des hurluberlus de toutes sortes. Mais Ghost Dog (Forest Whitaker) fait vraiment figure d'oiseau rare. Il est d'ailleurs entouré de pigeons qui ne font pas que dévorer le fond des poubelles et squatter les dépotoirs. Plutôt que d'avoir le téléphone ou de vivre à l'heure du virtuel, ce «nettoyeur» professionnel en besognes discrètes sans trop de sang répandu préfère communiquer à son «maître» Louie (John Tormey) en

envoyant des messages accrochés aux pattes des pigeons qui lui servent de compagnons de chambre dans un curieux abri, construit avec des matériaux de fortune et planté sur le toit d'un édifice. Louie lui aurait sauvé la vie il y a de cela plusieurs années, et Ghost Dog «rembourse sa dette» en liquidant les personnes trop gênantes au goût du mafioso ou de ses charmants compagnons d'armes.

Ce moyen de communication d'un autre âge n'est d'ailleurs pas la seule excentricité bien caractéristique de Ghost Dog, celui dont les voisins se méfient parce qu'il ne parle jamais à personne (il ne prononce d'ailleurs ses premières paroles que plus de 20 minutes après le début du film), lui qui semble passer le plus clair de son temps à parcourir un livre de chevet particulièrement étrange: **Hagaruke: The Way of the Samurai**. Pourtant, il a effectivement des amis, un seul en fait, Raymond (Isaach de Bankolé), un Français qui ne parle pas un seul mot d'anglais alors que Ghost Dog ne comprend rien à la langue de ce vendeur de crème glacée... Il fait également plus que se documenter sur les samourais qui ont traversé l'histoire du Japon. Dans ce bouquin, dont Jarmush tire quelques pages pour diviser son film en autant de chapitres, ce personnage énigmatique y puise toute son inspiration pour faire de sa vie une existence totalement dévouée à cette philosophie particulière où la mort est toujours présente («*Meditation on inevitable death should be performed daily*») et où l'acte de tuer s'accomplit dans une sorte de rituel élégant, presque méditatif. D'ailleurs, Ghost Dog se comparerait aisément à une sorte de James Bond zen qui n'hésite pas à utiliser les gadgets les plus perfectionnés pour se faciliter la vie et lui permettre d'ouvrir toutes les portes, surtout celles de voitures (de luxe) qui ne lui appartiennent pas.

Les choses finissent par mal tourner pour ce samourai du macadam qui ressemble davantage à un itinérant; le physique de Forest Whitaker ainsi que sa démarche indolente renforcent ce sentiment trouble de voir ce tueur

Ghost Dog: The Way of the Samurai



«Ghost Dog» dans son repaire familial

à gages à la dextérité impressionnante afficher une allure aussi peu crédible pour ce genre de «travail»... Après une sale besogne dont la pauvre Pearlina a été la spectatrice obligée et qui met Louie dans l'eau chaude, Ghost Dog devra subir les foudres de Vargo (Henry Silva) et Sonny (Cliff Gorman), deux autres rois sans couronne de la pègre new-yorkaise qui n'ont guère apprécié de voir un des leurs éliminé devant «l'innocente» Pearlina — même s'ils avaient eux-mêmes commandé son exécution!

Ce n'est pas la seule des délicieuses aberrations que Jarmush parsème dans ce film étonnant qui, bien qu'en affichant son humour si caractéristique, ne tombe pas dans la facilité. Son esthétique rugueuse et l'absence de «vedettes» le replacent indubitablement dans la constellation du cinéma américain indépendant. Il retrouve ici une sorte de légèreté et d'insouciance qui désamorce à la fois les quelques rares moments de violence extrême (Ghost Dog liquide le clan de Sonny et Vargo avec la rapidité d'un Arnold Schwarzenegger dans ses plus mauvais films!) et fait de ces gangsters des personnages à la limite du cliché et du ridicule. Ils ont à peu près tous l'accent très caractéristique de cette faune, ce qui n'empêche pas Jarmush de nous étonner en y ajoutant deux ou trois détails déroutants. Peut-on croire un seul instant que Vargo, qui a parfois l'air sorti du *Parrain*, puisse se raser tout en écoutant du rap? En plus de passer, plus souvent

qu'à leur tour, pour une joyeuse bande d'imbéciles, ils ont à peu près tous les yeux rivés à leur téléviseur à regarder des *cartoons* (*Betty Boop*, *Félix le Chat*, *Itchy & Scratchy*) qui, comme par hasard, servent aussi de contrepoint, annonçant presque toujours une tuerie à venir.

Il y a, inévitablement, une belle part de cabotinage dans toute cette entreprise, manie dont Jarmush ne s'est jamais défait depuis *Stranger than Paradise*, son «premier vrai film» (il a réalisé *Permanent Vacation*, production de fin d'études sur support 16 mm en 1981). Là où se distingue *Ghost Dog: The Way of the Samurai*, pas si éloigné des préoccupations de *Dead Man*, c'est dans cette manière toute personnelle de mélanger l'essentiel et le futile, les propos philosophiques, l'importance de la littérature comme clé nécessaire à la compréhension du monde (ce qui donne lieu à de touchants échanges entre le tueur à gages et une petite Haïtienne qui conserve précieusement ses livres dans une «boîte à lunch») et cette parodie irrévérencieuse de films de gangsters. Une parodie qui d'ailleurs se termine sur une note tragique, Ghost Dog allant au bout de ce qu'il considère être son destin, le tout dans une sorte de hara-kiri que le personnage assimile à une quelconque scène d'un western (*High Noon* de Fred Zinnemann, pour ne pas le nommer). Même un samouraï y perdrait son latin, pour le plus grand bonheur de Jim Jarmush. ■

Ghost Dog: The Way of the Samurai

35 mm / coul. / 116 min / 1999 / fict. / États-Unis-France-Allemagne-Japon

Réal. et scén.: Jim Jarmush
Image: Robby Müller
Son: Jason Canovas
Mus.: RZA
Mont.: Jay Rabinowitz
Prod.: Richard Guay, Jim Jarmush et Diana Schmidt
Int.: Forest Whitaker, John Tormey, Cliff Gorman, Henry Silva, Isaach de Bankolé